

ARTHUR RIMBAUD

UNE SAISON
EN ENFER

1873

ET AUTRES POÈMES

PHOTOGRAPHIES, ÉCRITS, DESSINS

PATTI SMITH

nrf

GALLIMARD



UNE SAISON EN ENFER
1873



ARTHUR RIMBAUD

UNE SAISON
EN ENFER

1873

ET AUTRES POÈMES

PHOTOGRAPHIES, ÉCRITS, DESSINS

PATTI SMITH

GALLIMARD

Anniversary

The Gun

Les Voyelles

Black Book

UNE SAISON EN ENFER

POÈMES

Tom Thumb's Blues Revisited

Ma bohème

Ophélie

Soleil et chair

Le Cœur du pitre

Roman

Le Dormeur du val

Tête de faune

Bannières de mai

Mémoire

Honte

Les Premières Communions

Bal des pendus

Vénus anadyomène

Le Mal

Les Déserts de l'amour

Qu'est-ce pour nous, mon Cœur...

Enfance, IV

Mouvement

Le Bateau ivre

LETTRES À SA FAMILLE

Mortal Shoes

Gênes, le dimanche 17 novembre 1878

Larnaca (Chypre), le 15 février 1879

Aden, 4 avril 1888

Harar, 10 novembre 1888

Harar, le 10 novembre 1890

Journal du retour de Harar à Warambot

Marseille, le 17 juin 1891

Marseille, 23 juin 1891

«À un directeur de compagnie maritime» [9 novembre 1891.]

À Venir

Génie

J'avais seize ans quand j'ai découvert Arthur Rimbaud. J'étais attirée par son visage et ses poèmes, qui m'intriguaient et me fascinaient. Envoûtée par leur charme grisant, j'en émergeais tremblante, gardant peu de souvenirs de ce que j'avais lu. Malgré cela, ses mots s'étaient en quelque sorte gravés dans mon cerveau, enroulés comme un cordage sur le pont d'un navire abandonné au milieu d'une brume mortelle. Une saison en enfer a été la drogue de mes jeunes années, l'élixir recelant les outils et la méthode pour renverser les fausses idoles. Tel est le pouvoir exaltant de la poésie. Lorsque j'ai quitté la maison de mon enfance, Une saison en enfer a été mon seul guide, glissé dans ma petite valise, sur le chemin de New York. En 1973, j'avais vingt-six ans. La nuit, je me produisais dans de petits clubs. La journée, je travaillais au sous-sol d'une librairie. Mes rêves de Rimbaud se transformèrent en poèmes : une version de moi plus âgée et veuve, une autre plus jeune et séduite par lui. Je mourais d'envie de mettre mes pas dans les siens et d'explorer Charleville-Mézières, Bruxelles, Stuttgart, Milan, l'Égypte et le Harar. Sans les ressources pour accomplir de tels voyages, j'en étais réduite à vagabonder par l'esprit.

À l'approche du centième anniversaire de la publication d'Une saison en enfer, je fus de plus en plus dévorée par le désir d'aller à Charleville – où il naquit et où il fut inhumé – pour me joindre à ceux qui, ainsi que je l'imaginai, le célébreraient. Je réussis à convaincre Sam Wagstaff, l'amoureux et mécène de Robert Mapplethorpe, qui m'offrit un billet d'avion. Je mis dans mes bagages un collier de lourdes perles de verre bleu du XIX^e siècle provenant d'Aden, pensant qu'elles ressemblaient à celles dont Rimbaud avait fait le commerce, entre autres marchandises. Je posai un congé et m'envolai pour Paris. À vrai dire, je ne suis jamais retournée travailler à la librairie, car, sans l'avoir décidé consciemment, je venais d'entamer une nouvelle vie.

Les premiers jours, je logeai à l'Hôtel des Étrangers, rue Racine, où Rimbaud avait séjourné avec le compositeur Ernest Cabaner. C'est là que l'on avait retrouvé le poète dans le hall, vêtu d'un pardessus trop grand, endormi après avoir consommé du haschisch, déçu que ses propriétés réputées favoriser les visions ne soient pas à la hauteur



de ses capacités mentales. On me donna une chambre mansardée avec un matelas de crin sans draps. Elle n'était pas chère, sentait le renfermé et était à l'évidence hantée, mais Rimbaud avait logé là et cela suffisait à mon bonheur.

Je pris le train pour Charleville par un froid matin d'octobre. Je marchai dans les rues avec ma valise et je trouvai un hôtel dans mes moyens. C'était un dimanche, le musée Arthur-Rimbaud était fermé. Dépitée, je me suis assise sur une marche, jusqu'à ce qu'un gardien me prenne en pitié et me laisse entrer. Je fus très émue d'avoir sous les yeux les précieux talismans de la courte existence de Rimbaud : sa valise, ses cartes, ses ustensiles, ses livres de géographie, son foulard rayé rapiécé à plusieurs endroits. Je me le représentai, étudiant un atlas, buvant dans sa petite tasse en fer-blanc, enroulant un foulard pour protéger son cou tout en chevauchant dans le vent.

Ce soir-là, la pleine lune illuminait un ciel noir. Longeant le quai de la Madeleine, je fus attirée par la petite enseigne au néon du Rimbaud Bar. J'y vis un coup du destin, comme lorsque le loup des steppes trouve le petit théâtre « seulement pour les fous ». Je pris une grande inspiration et entrai. Avec mon pull noir, mes collants noirs et mes ballerines, je me fis l'impression d'être Anna Karina dans Bande à part. Je m'installai près du jukebox et regardai les jeunes gens arrogants au visage rougeaud qui sirotaient leur bière. Dans leur surexcitation et leurs éclats de rire bruyants, je reconnus une facette d'Arthur qu'il méprisait et qu'il avait fini par fuir.

Je quittai le bar et rentrai à l'hôtel en suivant le chemin illuminé par le clair de lune. Assise près de la fenêtre de ma chambre, avec son lit en fer et son papier fleuri, je relus les neuf poèmes en prose qui composent Une saison en enfer, officiellement centenaire. Au lieu des festivités et des commémorations que j'avais imaginées, je n'avais trouvé qu'une indifférence déconcertante. Le lendemain matin, je finis par localiser la concession familiale, dominée par les stèles d'Arthur et de sa sœur Vitalie. Elles n'étaient pas entretenues; je retirai les feuilles mortes et les branches cassées. À cette époque, une urne en pierre contenant des fleurs desséchées était posée devant sa tombe. J'enfonçai les perles bleues du Harar au fond de l'urne pour qu'il ait près de lui quelque chose du pays qu'il avait tant aimé. Je repartis pour l'hôtel, réglai ma note et allai à la gare prendre mon train sans même m'être lavé les mains. J'avais accompli ma mission solitaire, et je n'ai jamais rêvé qu'un demi-siècle plus tard, je referais le trajet entre Paris, Charleville et Roche pour écrire ces mots en célébration du cent cinquantième anniversaire.

P. S.

The Gun.

It was Proust's third birthday, somewhere
perhaps the family was celebrating the future.
July 10, 1873.

The gun was a 7mm. Fauchoux to shooter,
a small woman's handgun to slip in a
purse for protection. The poet Verlaine,
29 years old and extremely drunk and
desperate, had purchased it with a
box of 50 bullets, small & caliber, lead
pellets in a casing. He was in a cafe
and invited three bullets.

One can only imagine his state, with his
mother as he returned to the hotel, of the
great square. Poor Verlaine, torn in two, closed
in on his beautiful tomorrow. He fired a
shot and the bullet lodged in his left
arm (Arthur left wrist). The second bullet fired
low lodged in the wall. Arthur

he tried to grasp the gun in
Arthur's hand, surely he saw blood trickling
down Arthur's wrist. He implored Arthur
to shoot him but Arthur refused.

Perhaps the wound itself was relatively
small but one shudders at the thought
of the third bullet ricocheting in the
vicinity of Verlaine's drunken ~~side~~ area

might have found its mark in
the yam for prettiness, an
eye, throat or temple.

Some were made
repentant than Verlaine,
shuddering suicidal
drew it out
again.

Roland, the mother of Verlaine,
and Paul, gun still in pocket
went to the train station.

Verlaine rushed ahead
and drew the gun
again, to kill
himself he said.

But Arthur, his wrist bandaged
feared, feared and fled.

and found a policeman
who disarmed Verlaine
and took him to

- the police station.

The gun was confiscated
and the sad outcome unfolded
despite the fact that

Arthur dropped the cheque
did not wish Verlaine imprisoned.
The other poet was physically examined,
and met a similar fate. The
gun (as with Sofomy and an
errant bullet) sent them to
two years in Mons prison, a
dimming glare. Arthur's ground.

infected and he was hospitalized
for infection, malnutrition,
and certainly nervous exhaustion.

The gun, lost in Paris,
languished in the
prison of police.

eventually forgotten until it
was rediscovered in 2018?

Before I passed into the hands
of a London collector, it
passed thru mine, I
took one photograph
and kept it in
my hands.

nrf



9 782072 995736

23-IX G 06839 ISBN 978-2-07-299573-6

45€